

A. Modène, malgré les exclusions, il restait encore 72,000 électeurs. Sur ce nombre combien y eut-il de votants? A peine 4,000!

Dans les États du Pape, on n'admit que 18,000 électeurs, "et sur ce nombre, pas même un tiers ne put être mené au scrutin par la force, ou par la corruption (1)."

Voilà ce que le Piémont fit des *aspirations nationales*, et ce qu'il en fera à Rome, s'il y va : voilà ce que fut pour lui l'expression libre et franche *du vœu des populations* ; qu'on ne l'oublie jamais.

Après cela, il y avait de quoi, le Parlement piémontais s'écria :

"Que notre glorieux roi reçoive le serment que nous faisons en ce jour heureux de ne pas nous arrêter en si beau chemin ! Marchons en avant. Il faut à l'Italie des destinées nouvelles, le moment est venu." (Séance du 14 avril 1860.)

En effet le Piémont se mit immédiatement en marche contre Rome même, avec les *moyens civilisateurs* et les *forces morales* dont il invoque encore aujourd'hui le secours contre le Pape.

Après les *Révolutions* et les *Annexions* vinrent les *Invasions*.

Tous les voiles ont été levés sur l'expédition de Garibaldi.

Tout le monde sait que M. de Cavour désavoua Garibaldi devant la France et devant l'Europe ; il écrivit même au roi de Naples que des vaisseaux sardes partaient pour arrêter l'aventurier (2).—Et c'est lui qui l'envoyait.

L'expédition avait été préparée à la face du soleil, à Gênes, et dans les autres ports piémontais. M. de Cavour fournissait l'argent et les fusils. Et en même temps qu'il faisait partir les vaisseaux pour arrêter Garibaldi, il écrivait à l'amiral Persano : "Cherchez à naviguer entre Garibaldi et les vaisseaux napolitains. J'espère que vous m'avez compris." L'amiral répondait : "Je crois que je vous ai compris, le cas échéant, vous me ferez mettre à Fenestrelle." M. de Cavour écrivait encore à la Farina : "Persano vous donnera autant d'appui qu'il le pourra, sans cependant compromettre notre drapeau (3)."

Et un peu plus tard, quand Garibaldi, débarqué en Sicile sous la protection des vaisseaux anglais, voulut, après avoir révolutionné l'île, passer sur le continent, "M. de Cavour envoya le député Brottero et le député Casalis, chacun avec 500,000 fr. pour coopérer à ce passage. Les bâtiments sardes reçurent l'ordre de le protéger (4)."

Cependant, le Piémont continuait à désavouer Garibaldi, en même temps on négociait avec le roi de Naples, on soudoyait partout autour de lui les plus lâches trahisons, on achetait ses ministres, ses amiraux, ses généraux.

(1) *Histoire des États de l'Église depuis la première révolution française.*

(2) Lettres d'Ulloa.—*Gazette officielle de Turin* du 10 mai 1860, et note du 20 mai 1860.

(3) Nicomedi Bianchi, *Documenti sul conte di Cavour*.—On peut consulter encore sur tout ceci ce qu'a écrit, sur M. de Cavour, M. de la Rive, son ami.

(4) Bianchi, *Documenti sul conte di Cavour*.

Le jeune roi en appelle enfin à son courage et marche à l'ennemi.

Le Piémont alors tremble que Garibaldi ne soit vaincu, et pour le sauver, il feint de vouloir le combattre, et il nous prend à cette duperie.

L'histoire en est mémorable ; je la trouve dans un document officiel, dans le récit de l'entrevue de Chambéry, tel que la raconte une dépêche de M. Thouvenel (18 octobre 1860) :

"Sa Majesté a daigné m'autoriser à dire directement ce qui s'est passé à Chambéry entre lui et les envoyés du roi Victor-Emmanuel, M. Farini et le général Cialdini."

Eh bien ! voici, d'après la dépêche, ce qui s'est passé. Le Piémont a fait entendre à l'Empereur que Garibaldi menaçait Rome, — Rome où nous étions, où flottait notre drapeau ! — puis il a demandé "de traverser les États pontificaux sans toucher à l'autorité du Pape, afin de livrer, s'il le fallait, bataille à la révolution sur le territoire napolitain."

Et huit jours après l'entrevue de Chambéry, M. de Cavour enjoignait au Pape de licencier son armée, et avant même que cet *ultimatum* eût été connu du Pape, Cialdini envahissait, avec soixante-dix mille hommes, les États du Saint-Père, écrasait nos volontaires à Castelfidardo, bombardait Ancône et enlevait à Pie IX les Marches et l'Ombrie.—Et si M. de Goyon n'avait pas enfin envoyé un caporal et quatre hommes à la dernière frontière du patrimoine de Saint-Pierre, tout était pris.

Voilà comment le Piémont tenait sa promesse de ne pas toucher à l'autorité du Pape ; et voilà, entre cent autres faits, ce qui donne mesure de ce que vaut sa parole, et de la confiance que Rome et la France doivent y avoir.

Puis, au lieu de livrer bataille à Garibaldi sur le territoire napolitain, le Piémont sauvait Garibaldi battu sur le Volturne : l'ambassadeur piémontais à Naples, voyant que l'aventurier va être mis en déroute, lui envoie en toute hâte des bataillons de bersagliers, la flotte sarde ouvre pendant le combat ses feux sur les troupes de François II, et Cialdini, envahissant alors avec ses soixante-dix mille hommes les États de ce Roi dont l'ambassadeur est encore à Turin, achève l'œuvre.

On sait le reste ; Gaète bombardée comme Ancône ; les bombes s'attaquant aux maisons, aux églises, aux hôpitaux, aux femmes, aux enfants, à une jeune reine héroïque, et enfin, après quatre mois du plus effroyable bombardement, la trahison mettant fin à la plus noble défense par l'explosion des poudrières.

Telle fut la bonne foi piémontaise, et comment se tint la parole donnée à notre Empereur en personne, à Chambéry.

Et il y a encore des gens qui nous disent de confier aujourd'hui le Pape à la foi et à la loyauté du Piémont !

Le masque était jeté. A la complicité honteuse et au mensonge des désaveux avait fait place la confraternité des armes : Victor-Emmanuel tendit la main à son aide de camp Garibaldi, lui disant : "Merci !" et on vit le roi faire son entrée à Naples, côte à côte, dans la même voiture avec l'aventurier en blouse.

(A Continuer.)